

**Le travail du délire
Albert Maître**

**Colloque À propos des psychoses
LILLE 20-21 octobre 2001**

Chers amis, quelques remarques et propositions pour contribuer au débat de notre journée du 17 novembre.

À la lecture de son argument ce colloque semble s'annoncer, quelque peu, sur un mode défense et illustration des apports de la psychanalyse à une conception théorique des psychoses et à leur traitement. Il y a là quelque urgence puisque, et malgré l'engagement prolongé et astreignant de nombreux collègues, le modèle biologique tend à devenir l'idéologie dominante en psychiatrie. Certes ce modèle dispose d'appuis institutionnels, universitaires et économiques considérables ; mais nous aurions tort de ne pas nous interroger sur la part qui peut nous incomber dans le reflux, voire l'éviction de la psychanalyse du champ psychiatrique. Esquissons d'emblée que cette part réside dans le malentendu que nous n'aurions pas dissipé sur les visées différentes de la psychanalyse et de la psychiatrie dans la réponse à une demande de soins émanant le plus souvent du social.

Le moment de ce colloque pourrait donc être l'occasion de faire le point et je le ferais sur le mode d'une question : où en est-on 45 ans après la Question préliminaire quant à nos conceptions théoriques sur les psychoses et peut-on faire valoir quelques orientations quant à leur traitement ?

Il faut rappeler que Lacan dans ce texte, s'il apportait un point de vue novateur en montrant par des arguments cliniques que la spécificité du phénomène psychotique résidait dans une perturbation radicale de la condition langagière du sujet, semblait néanmoins partager le pessimisme de Freud concernant un traitement possible.

Ce pessimisme fut aussi celui de la plupart des analystes puisque depuis Federn on parle plutôt de psychothérapie des psychoses que de leur psychanalyse. Il serait cependant injuste de ne pas mentionner les travaux de l'école kleinienne, ceux de Rosenfeld qui avec d'autres soutint la possibilité d'une orientation analytique au traitement des psychoses. Cette orientation, on s'en doute, est tributaire des conceptions propres à cette école à savoir qu'elle se propose d'interpréter le transfert psychotique au niveau de la signification des relations d'objets et des fantasmes archaïques qui les organisent afin d'éviter que ne se développe un transfert délirant qui rendrait difficile voire impossible la poursuite du traitement. Les effets attendus de l'interprétation de ce transfert psychotique permettraient que se manifeste un transfert infantile dont l'analyse conduirait à une certaine résolution du transfert. Ajoutons que cette pratique est supposée possible par l'appui sur le postulat d'une partie saine du Moi. Comme on peut s'en douter ceci se déroule sur

des années, voire des décennies et malgré les ambitions affichées et quels que soient les effets favorables pour le patient il s'avère difficile à la lecture des publications d'y reconnaître une résolution de la psychose. Le livre de Marion Milner : " Les mains du dieu vivant " en témoigne.

Cependant et malgré l'effet apparemment peu probant du traitement psychanalytique de psychoses, des patients psychosés s'adressent à des analystes et des analystes se prêtent à leur écoute en tentant de maintenir une orientation analytique quels que soient le contexte et les difficultés. Ce faisant ils remettent en quelque sorte en jeu l'impossible énoncé par Freud et par Lacan. Cette persévération n'est pas sans fondements et peut théoriquement se soutenir du fait que la dimension littérale n'est pas absente de l'expression psychotique des formations de l'inconscient comme en témoigne par exemple la présence du V romain dans l'hallucination de l'homme aux loups comme elle l'est dans son rêve, ses phobies... Ceci indiquerait l'existence d'un savoir de l'inconscient dans les psychoses, même si celui-ci se trouve rejeté dans le Réel. Ce savoir pourrait-il donner lieu à une lecture susceptible d'entamer la certitude du savoir imputé à l'Autre et donc de permettre une certaine résolution transférentielle ? Tel serait l'enjeu d'une perspective où les visées du traitement psychanalytique des psychoses n'auraient pas de particularités par rapport aux névroses quant à ses fins, même si le dispositif de la cure devait subir les adaptations nécessaires à son déroulement.

Je me propose d'illustrer ce type de tentative, ses effets et les butées rencontrées en évoquant de manière fragmentaire un cas. Il s'agit d'un homme qui entra dans la psychose à 20 ans par une bouffée délirante à thèmes mystiques et mégalomaniaques, il était convaincu d'incarner à lui tout seul le Mal absolu en étant l'incarnation tantôt du Diable tantôt d'Hitler. Précisons à propos de cette dernière signification et pour montrer que le début manifeste de la psychose ne vient que révéler une problématique psychotique préexistante de la subjectivité qu'il avait présentée à l'âge de 12 ans lors d'un séjour linguistique en Allemagne un état interprétatif avec la conviction qu'il courrait un danger imminent à tel point que cela avait provoqué l'interruption de ce séjour. Par la suite il avait fait une scolarité brillante et avait été admis dans ce qu'on appelle une Grande École. Après l'épisode psychotique de ses 20 ans il fit pendant les années suivantes plusieurs rechutes nécessitant des hospitalisations, certaines furent gravissimes puisqu'à l'occasion de l'une d'entre elles il tenta de s'immoler par le feu. La sévérité de cette évolution ménagea cependant ce qu'il est classique d'appeler des intervalles libres qui lui permirent de conclure favorablement sa scolarité. Je m'arrêterais plus particulièrement pour introduire un débat sur le traitement psychanalytique des psychoses, ses effets mais aussi ses butées sur un trait clinique en relation avec ses identifications délirantes. Il s'agissait de passages à l'acte destinés à se faire reconnaître comme un dur au regard de l'autre. Cette nécessité subjective l'amenait non seulement à se faire un regard dur mais aussi et surtout à jouer au " dur " dans certains lieux fréquentés par ce qu'il est convenu d'appeler le milieu avec les rixes qui s'ensuivaient au cours desquelles il se faisait souvent sérieusement rosser. Il lui fut possible au bout d'un certain nombre de heurts d'être sensible à la dimension de la répétition de ce signifiant " dur " qui le propulsait dans l'agir. Mais cela ne suffit pas à enrayer ses passages à l'acte. Par contre un changement se produisit, au bout de quelques années quand à l'évocation de cette répétition un souvenir lui revint. Il s'agissait d'un repas de famille où trônait un grand-père idéalisé pour ses succès littéraires et féminins. L'adolescent d'alors ne put s'empêcher de l'interpeller sur un mode critique à propos d'un grand-oncle, frère de ce grand-père qui, engagé dans la LVF pendant la Deuxième Guerre mondiale, combattit avec les nazis sur le front russe. En guise des explications

attendues il fut rudement rabroué, traité de petit con qui n'avait pas connu cette époque, qui n'y comprenait rien alors que l'homme en question lui au moins avait été un dur. Il faut croire que ceci fut énoncé et, ou, entendu sur un ton suffisamment admiratif pour avoir induit un trait d'identification idéale. Ce trait du reste put être repris et entendu hors du contexte où il lui aurait été énoncé pour la première fois, sa mère n'avait-elle pas un regard dur, son père n'était-il pas trop mou vis-à-vis d'elle et lui-même entendit la connotation phallique de ce signifiant dans l'opposition dur-mou ce qui lui permit d'évoquer sa crainte de ne pas y arriver avec les femmes. Ce moment de son traitement marqua une évolution, les passages à l'acte cessèrent, les rechutes délirantes s'espacèrent lui permettant ainsi de ne plus être hospitalisé et d'avoir enfin un traitement neuroleptique très allégé. Il me déclara même un jour, sans pouvoir en dire plus, que maintenant il voyait le monde en trois dimensions alors qu'auparavant il ne le percevait qu'en deux dimensions et que cela était pour lui beaucoup moins angoissant. Cette amélioration cependant ne suffit pas à lui permettre de tenir une position "durable" dans le lien social que ce soit au niveau d'un emploi, d'une relation amicale ou affective. Le temps avait passé, près de dix ans, et le décalage entre les possibilités qu'auraient pu lui donner son diplôme et sa situation présente générait un sentiment amer d'être laissé pour compte. Peu à peu il évoqua sur un mode critique des pensées qui faisaient irruption : il avait tendance à se prendre pour le Messie. Même si celles-ci restaient limitées probablement par le fait qu'il puisse m'en parler on assistait à la mise en place, d'une manière relativement stable, d'une identification délirante moins douloureuse à vivre que celle de la bouffée délirante inaugurale mais dans la même opposition signifiante (Dieu/Diable). Ceci venant signer l'impossibilité à ce que l'infatuation puisse être entamée par la remémoration. Cette identification demeurait comme une constante de sa vie bien qu'il ait pu évoquer sa fonction dans la demande d'amour. La remémoration, si elle a pu interrompre la manifestation du signifiant dans le Réel, n'a pas permis de passer de la signification à la signifiante. Par contre elle a autorisé la substitution d'une modalité discursive, certes délirante, au passage à l'acte. Ajoutons aussi que la nouvelle identification messianique le place en position de demande de reconnaissance vis-à-vis de l'Autre alors que l'identification diabolique l'enfermait dans une problématique autodestructrice.

L'adresse d'un psychosé à un analyste est donc susceptible de lui permettre d'entendre la répétition dans laquelle il est agi et la remémoration d'un temps quasi mythique et traumatique où un signifiant a pu se substituer à l'objet de la jouissance de l'Autre. Mais cette substitution reste fugace, en tout cas n'inscrivant pas une coupure qui produirait un sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Cette situation n'est pas exceptionnelle dès lors qu'un analyste se prête à entendre un psychosé, si elle produit une amélioration sensible de sa condition elle ne me semble pas permettre un dénouement de la problématique psychotique. Qui plus est, vouloir forcer une réduction de l'incidence imaginaire du signifiant me paraît non seulement impossible du fait de la forclusion mais expose ces sujets à être privés de leurs béquilles imaginaires. En somme l'expérience que je relate semble vérifier l'impossible énoncé par Freud puis par Lacan d'appliquer la psychanalyse des névrosés aux psychosés. Il se vérifie aussi que cet impossible a sous-tendu un tel désir, ce qui n'a probablement pas été sans incidence sur son déroulement, le messianisme délirant venant répondre à un non moins messianisme thérapeutique.

Parallèlement ma pratique avec d'autres psychosés installés dans un délire durablement établi et dont le faible espoir de modifier leur fonctionnement m'avait conduit à leur proposer une écoute sans ambition mutative, cette pratique donc m'a amené à constater d'une part que ces

patients avaient des possibilités de lien social meilleures que ceux dont nous nous efforcions de réduire le délire et que, d'autre part, venir parler de leur délire, fût-il réputé chronique, à un analyste n'était pas sans effets. S'ils s'adressaient à un analyste dans un premier temps c'est tout simplement parce qu'ils n'étaient pas sans savoir que celui-ci ne porterait pas le jugement du bon sens commun sur leur dire. En somme ils cherchaient d'abord un témoin dont l'écoute silencieuse vaudrait à leurs yeux pour une confirmation... Je vous rassure : il ne s'agit pas là de prôner les vertus d'un délire à deux, mais de pointer un temps logique où l'accueil d'un dire qui ne se présente pas comme un acquiescement au délire offre un lieu où un sujet puisse être attendu parce qu'il est entendu. On a beau être délirant on n'en est pas moins sensible, avec le temps à l'insistance du Réel, à savoir que les choses reviennent ou demeurent à la même place quelles que soient les transformations tentées par la construction délirante. C'est ce qu'avait constaté le Président Schreiber, et c'est ce qui lui avait fait entrevoir et accepter en partie l'aspect fictionnel de son délire en renvoyant sa réalisation dans le futur. J'ai donc pu constater que venir parler de son délire à un analyste, qui avait finalement accepté le réel de la forclusion, suscitait avec le temps un questionnement sur la dimension fictionnelle du délire, voire un doute pathétique formulé par exemple sur le mode d'un : " Si toute cette histoire n'était qu'un délire j'aurais gâché ma vie et ça c'est difficile à accepter. "

L'idée que le délire puisse produire une amélioration de la condition subjective du psychosé n'est pas une idée neuve puisque Freud avait même parlé à ce propos de mode de guérison au sens où le délire permettait un réinvestissement de l'objet par opposition à la régression narcissique, même si ce réinvestissement restait marqué par celle-ci. Lacan à son tour lui reconnaissait une valeur métaphorique stabilisante pour le sujet. On sait que ce n'est pas le contenu, le thème du délire, qui le caractérise comme délirant puisque ces thèmes se retrouvent dans les fictions avouées ou inavouées de chacun et qui ont trait à la position du sujet par rapport à la signification phallique ; c'est plutôt l'infatuation, elle-même conséquence de la carence de la métaphore paternelle dans sa tentative de subjectiver ce qui a surgi dans le Réel. Ce n'est donc pas seulement une conséquence passive, elle opère comme une tentative de suppléance, l'Ego tenant lieu du sujet à défaut qu'il puisse n'être que représenté pour un autre signifiant. Cette passion pour l'ego n'avait pas échappé à Freud. Souvenons-nous du fameux : " ils aiment leur délire comme eux-mêmes " qui signe aussi que l'ego est là en place de l'objet, lui offrant accueil où asile afin qu'il ne fasse pas irruption dans le Réel sur le mode d'une jouissance sans fin. On peut entendre dès lors que toute tentative de réduction de l'imaginaire chez le psychosé puisse se heurter soit à l'incrédulité, dans le meilleur des cas, soit au déchaînement du signifiant dans le Réel. Ceci se produit par exemple lors des absences de l'analyste dans la mesure où lui-même transférentiellement est dépositaire de l'objet. Ainsi Lacan avait souligné le rôle de l'absence momentanée de l'épouse du Président Schreiber dans sa décompensation. Reconnaître cette fonction de l'imaginaire ne vaut pas pour en faire une modalité à privilégier mais amène à prendre la mesure de sa nécessité tout en ne perdant pas de vue la possibilité d'en nommer la béance quand le réel vient l'écorner. La fiction délirante, au sens d'une histoire tenant lieu du roman familial du névrosé a donc cette fonction d'entame possible au lieu de l'Autre mais à demeurer figée dans une signification monotone elle compromet cette tentative de refondation de ce lieu. Nous nous trouvons donc, du fait de l'inefficacité de la fonction symbolique, dans la situation paradoxale d'être confronté à une modalité subjective qui n'aurait que l'imaginaire pour soutenir sa position au lieu de l'Autre alors que nous ne disposerions nous-mêmes que des

modalités de l'ordre symbolique pour un sujet qui ne peut les entendre. Ce paradoxe me paraît devoir être tenu par l'analyste jusqu'à ce que le Réel ouvre une béance dans l'imaginaire, non pas sur le mode de l'irruption d'un signifiant dans le Réel, comme dans le déclenchement de la psychose, mais plutôt de la dimension de l'impossible qui caractérise le Réel quand il fait heurt au délire. Cette butée peut-elle faire trou, ouvrir une béance incitant à une nomination qui ferait bord ? Quelle serait sa consistance compte tenu de la forclusion ? Le travail du délire me paraît le conduire, outre ses effets subjectivants quand dans les formes les plus achevées il tient lieu de métaphore paternelle, à sommer l'Autre d'énoncer un savoir qui pourtant est déjà su du fait de la certitude délirante, si bien qu'on peut se demander si l'enjeu de l'adresse délirante ne serait pas l'incomplétude de l'Autre, comme lieu où le savoir ne se totalise pas. En témoignerait un sujet qui, convaincu d'être le monarque qui manque à la France, sa légitimité reposant sur une filiation avec Louis XVII et qui interpellait le Vatican, dépositaire du secret et de l'opportunité du moment de sa révélation, tout en se mettant à douter dans un deuxième temps de ce savoir pour s'en remettre finalement à Dieu, car "nul ne sait ni le jour, ni l'heure". C'est ce sujet, employant là l'expression qui dénote habituellement notre condition de mortel, qui avait pu laisser échapper : "Si tout cela n'avait été qu'un délire, j'aurais gâché ma vie et ceci je ne peux l'accepter". Cette dénégation n'est cependant pas entendue dans ce qu'elle avoue et marque un arrêt devant ce qui pourrait dans le désêtre susciter un effondrement mélancolique. Si nous amenons ces sujets à un mieux savoir y faire avec leur folie la question d'un dénouement psychotique me paraît demeurer encore problématique et se confond avec celle d'une fin possible au traitement. Entrevoir la dimension de fiction du délire par le biais d'une dénégation non entendue comme telle est néanmoins susceptible de soutenir la dimension de l'énigme, ce qui permet un certain suspens de la signification.